

**Pour Hubert Lucot : hallucimot, hallucilucot, hallucirêve**  
par Anne Malaprade

J'ai appris la précipitation du travail du temps sur Hubert Lucot il y a deux jours. Il m'avait envoyé, depuis un mois, une série de messages « hallucirêves »<sup>1</sup> sans contenu auxquels j'ai répondu moi-même dans une sorte de brouillard verbal et sensitif : incertitude d'être reçue et d'être lue. Ses bulles, donc, n'étaient remplies d'aucun texte, et je n'ai pu que parcourir en vain leur transparence inquiétante sur l'écran du téléphone portable. Des envois, des flèches, des boîtes, des enveloppes fantômes. Autant de signes dont le creux soufflait que quelque chose se passait, quelque chose de grave et de définitif que mes appels, de mon côté, n'ont pas su retenir, ni ralentir, ni apaiser. « Il faut apprendre à ne pas posséder » : la phrase est murmurée par Mathias Pérez et consignée dans *La Conscience*, p. 250.

Je ne sais pas qui entend qui aujourd'hui, ce qui peut être dit et accueilli, je ne sais pas ce que l'absence réserve, lui réserve, nous réserve, je ne sais pas si l'adresse peut toucher quelqu'un lorsque seul le silence déploie sa surface. Je sais qu'avant tout c'est la personne visée qui fait la parole émise, que c'est le contact délié qui fait la langue liante, que c'est la distance qui nous intime l'impérative proximité par et dans les mots. Après Hubert Lucot on continue, interminablement, de parler, de figurer, d'espérer, et de construire à partir de son absence physique, que ce soit par nos pieds, nos bouches, nos mains, notre mémoire trouée et nos espoirs confus : tout ce qui se souvient — survient — et tout ce qui (se) goûte, saisit, arpente. Si les objets du monde et les objets du corps nous résistent, notre conscience pourtant ne renonce pas à les « halluciner » en les habillant de mots, de rêves, de fictions et d'enquêtes. « Faire quelque chose, par quoi se représenter et comprendre ». L'enjeu nous flèche, nous sommes le mouvement et la cible, et nous devons, à notre tour, travailler le temps par la langue, en commun, et pourtant singulièrement.

Je vais essayer de dire ce que j'ai perçu dans les livres de Hubert Lucot, comment ils ont configuré mon présent, comment ils accompagnent notre devenir, nos devenirs mêlés et distincts. Tout cela est pensé par et dans l'espace continu et vrillé aux répétitions : une ville, une province, un déplacement, la part que les corps occupent dans un cadre, la forme dans laquelle coule une pensée, s'écoule une présence. Poésie : ce qui unit « l'instant et les millénaires »<sup>2</sup>, l'ici et l'ailleurs, l'autre et le même, tout en respectant leurs différentielles nuances.

Il y a une langue, une prose, une solidité de la phrase coupée/coupante qui parcourt les pages des livres de Hubert Lucot, comme un corps traverse une ville ou franchit une frontière, comme une conscience expérimente l'épaisseur et la contrariété temporelles. Déplacements, arrêts, observations, rencontres, emboîtements, pliages et ouvertures creusées : la ligne œuvre, la ligne ouvre. La phrase de Hubert Lucot arrête un détail, choisit un signe, ou se laisse choisir par le travail d'un mot : terrain, scène, enquête, conquête, l'énergie écrit et fait écrire l'interrogation qui persiste, et signe. Alors un monde passé se déploie, le présent ouvre le dépassé, l'instant se creuse à l'écoute de l'imminence, et tous ces renvois entament un voyage dans le voyage, une coupe dans l'épaisseur de vies juxtaposées. La phrase bifurque, les prénoms se télescopent, le souvenir surgit et tranche. Et tout cela se fait avec grâce et évidence, avec entêtement et artisanat : « Durcir par

---

<sup>1</sup>. Le néologisme apparaît dans *La Conscience*, p. 163.

<sup>2</sup>. *Ibid.*, p. 115.

allègement. Mettre au jour la densité du tissu [...] »<sup>3</sup>. La prose respire le temps, elle respire dans le temps, elle inspire le présent en expirant le passé. L'écrivain consigne, écrit, corrige, rature, reprend, soigne, panse, blesse, il court-circuite. Hubert Lucot travaille le dit et la redite, la dureté et la souplesse, la frontalité et l'évitement. Il raconte des virées et des paysages, des contrées et des provinces, il évoque ses parents, sa femme, son fils, son petit-fils, et tout corps décrit, toute silhouette esquissée traite alors du bruit et du hasard, du hasard qui fait son et sens, de la nécessité du continuum. La main de Hubert Lucot croise des inconnus, fait danser les émotions sur les visages, écoute, prend note, acte, fait littérature, et le son est sa matière, la syntaxe son tempo, la phrase le battement d'une œuvre de chair et d'encre. Temps continu, propositions continues. Ses livres ont une acoustique particulière. Le papier recueille, retient, amplifie, déploie extraordinairement l'ordinaire qui s'y dépose : « il faut créer l'indéfinissable »<sup>4</sup>. Ses pages nous font vivre la conscience étirée d'un long récit, elles citent des noms, évoquent des amis, des proches, des médecins, des anonymes, des politiques, des voisins, des commerçants, des intellectuels, des passants, mais aussi, multipliant les graphies, des titres, des expressions, des syntagmes, des répliques : les humains éprouvent, les humains font l'épreuve, les paroles parlées se mêlent à la voix écrite, et constituent l'ordre d'un désordre auquel nulle mort ne peut mettre un terme. « Mon livre en cours pratique une ontologie sensorielle bourgeoise, il ne s'y passe rien, elle est une interrogation sur sa propre matière, celle de l'écriture assumée pendant toute une vie »<sup>5</sup>.

---

<sup>3</sup>. *Ibid.*, p. 187.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 179.

<sup>5</sup>. *Ibid.*, p. 156.